

Le 6 janvier 2010

Séminaire : L'expressivité de la main

« *La vraie grandeur des mains est dans leur patience* » E. Canetti.

La main ou, les mains. « *Si la main a fait l'homme comme l'assurent les anthropologues, c'est que l'homme lui a confié très tôt la mission de pourvoir à ses rêves – à tous ses rêves* »¹ ; les hommes du Néanderthal ouvraient un nouveau classement de l'homme par rapport aux autres espèces animales grâce à la présence et l'utilisation des mains. Sans en avoir conscience, nos pieds et nos mains sont les parties les plus Humaines de notre corps. Ils nous rendent Homme. Les mains, définies par le dictionnaire, faisant partie du corps humain, sont l'organe du toucher et de la préhension et marquent la latéralité. On remarque la main comme justification de notre différence animale et surtout par la suite, intellectuelle. La main est le symbole de la meilleure habileté de l'homme, créant une cohésion entre la main et le corps en entier ainsi que le signe « *d'intelligence pratique* »², selon David Le Breton. La main, aux extrémités des membres supérieurs, transcrit la pensée par le corps. Elle prolonge la pensée pour lui donner réalité dans l'espace qui nous entoure. « *Grâce à leurs mains, ils*

¹ Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 145

² David Le Breton «Tours et détours de main: une esquisse », in *Prodige de la Main* de Sylvain Bédard, Liber, Montréal, 2007.

pouvaient maîtriser le monde, ordonner l'existence »³. Tout ce que nous accomplissons se fait par elles, avec elles : la cuisine, l'industrie, les arts, la guerre, la paix...

Les mains, non plus du côté de l'action, E. Canetti en parle, dans *Masse et puissance*, en avançant le postulat suivant : « *La vraie grandeur des mains est dans leur patience* ». Que véhicule ce mot « *patience* » ? Et « *grandeur* » ? Et « *vraie* » ?

Le mot « *patience* » vient de la famille du mot latin « *passio* » qui veut dire « souffrir », et de « *patientia* » qui renvoie à l'action de supporter, d'endurer, de résister. La réelle fonction des mains serait donc d'endurer, de supporter et de résister, selon E. Canetti. Mais « *patience* » n'est pas présentée ici seule ; elle est étroitement accompagnée de l'adjectif possessif « *leur* ». Cette promiscuité des termes souligne la relation d'appartenance : la patience appartient aux mains, elles sont maîtresses de l'action de supporter, d'endurer. Une tension s'instaure ensuite avec le reste de la phrase : d'un côté « *la vraie grandeur (...) est* », une affirmation qui amène une certitude, de l'autre « (...) *leur patience* » comme un résultat évident de la certitude. Cependant, cette première partie de phrase « *La vraie grandeur des mains est (...)* » pose un certain nombre de questionnements. « *vraie* » exprime une chose comme conforme à la réalité, qui est réellement ce dont elle a les apparences. D'après l'affirmation, les mains auraient alors l'aspect extérieur de la *patientia*. Cette grandeur de la patience des mains n'appartient pas à l'imaginaire mais à la sincérité. Enfin, « *est* » implique l'essence même de « *la vraie grandeur des mains est dans leur patience* ».

Mais alors si E. Canetti présente cette certitude, souhaite-t-il peut-être insister sur l'idée que les croyances communes et courantes dans l'imaginaire collectif sur les mains sont fausses, superficielles et peu fondées, face à la réelle essence de la main.

Nous verrons dans un premier temps la phrase de E. Canetti comme déplacement de la représentation de la main d'un imaginaire collectif au réel. Dans un second temps nous insisterons sur le fait que la main est l'organe qui crée du lien avec le monde, à travers sa patience comme écoute d'une culture, d'une personnalité. Enfin nous verrons dans un troisième temps qu'en effet, dépendant d'un certain milieu géopolitique, culturel et

³ Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 12

économique nous pouvons parler de grandeur, de « *vraie grandeur* » car les mains ont saisi et gardé cette force précieuse de la patience.

La phrase de E. Canetti déplace la représentation de la main d'un imaginaire collectif au réel.

Tout comme nous avons déjà pu l'amorcer dans notre introduction, l'utilisation du mot « *vraie* » conduit à suivre avec précaution le cheminement de la pensée. Qu'est-ce qu'une chose vraie ? Qu'est-ce encore que la vraie grandeur de quelque chose ? Dans ce contexte précis concernant la main, on peut entendre résonner ce mot comme une volonté de souligner et d'exécuter une distinction entre l'imaginaire collectif et la réalité de la chose. Autrement dit on veut montrer que dans l'imaginaire collectif la distinction des genres peut se faire par la main : la grande majorité des gens pensent que la main d'un homme doit être grande, robuste, et révèle la force, et celle d'une femme doit être bien soignée, les ongles faits, les doigts fins, avec à l'occasion quelques bijoux aux doigts, ou au poignet. En danse classique par exemple, cette distinction sonne claire : la main de la danseuse va toujours être délicate dans ses mouvements, la main va se poser doucement sur le bras ou l'épaule du danseur. Dans le ballet romantique de *Giselle* on remarque l'importance des mains de la danseuse qui, nous racontant une histoire, montre à deux reprises son doigt de la main gauche pour évoquer, dans l'imaginaire collectif, l'emplacement de la bague de mariage. De son côté Albrecht, est souvent présenté sur scène avec les mains fermées, avançant le poing ou portant dans les airs la danseuse. Tout se construit avec limpidité pour le spectateur : la femme a les bijoux et la douceur, l'homme est là pour montrer sa force physique. Sauf que ce qu'avance ici E. Canetti, est le fait de s'attarder sur des apparences trompeuses de la main, qui n'amènent pas ici à l'essence même des mains universelles. L'Homme doit se défaire de la pensée commune et collective pour s'attacher au réel. Selon ses mots, homme ou femme, de tous niveaux sociaux confondus, doivent apprendre à leurs mains non pas l'esthétisme mais la patience, « *tu te declares, quand ta main se dépouille d'apparat* »⁴.

Initialement présentée, la patience est cette vertu de supporter et d'endurer. Dans la vie, toute personne est amenée à utiliser ses mains pour *sup*-porter, car d'après E. Canetti, les mains seraient le seul organe propice à endurer comme nulle autre partie du corps. Pour cela,

⁴ Mireille Sorgne, *L'Amant*, Poche, Allemagne, 1985. p. 67.

étant les seules à endurer et à exceller dans cette action de supporter, on leur reconnaît cette valeur, unique selon E. Canetti : LA vraie grandeur. De plus, s'il insiste sur le fait d'approuver cette patience, c'est probablement pour rappeler à l'imaginaire collectif la réelle et concrète essence des mains dans la société. Nous ne devons pas oublier que nos mains sont d'abord et tout le temps là pour porter « *Donne-moi tes mains que mon âme y dorme* »⁵, supporter, et endurer, avant d'être une préoccupation de la représentation pour autrui. Du mot patience, nous pouvons dégager deux sens importants : le sens propre qui renvoie à l'image esthétique de la main et le sens figuré, plus d'ordre moral. Le sens propre de patience serait alors l'existence de la souffrance des mains : dans certains pays du globe, de la petite enfance à la vieillesse, hommes et femmes sont amenés à porter au bout de leur bras, avec leurs mains, des poteries, des paniers, des bassines pour travailler. Le sens figuré dévoile que malgré la souffrance dû à divers raisons, elles sont toujours là, présentent pour l'homme et continuent de l'accompagner. Elles acceptent cette souffrance, et au fur et à mesure acquièrent une faculté à endurer.

La phrase de E. Canetti cherche à nous faire prendre conscience des sens parfois trompeurs de la mode collective, des courants de pensée sociétale pour nous faire entrer dans la réalité de ce que sont nos mains pour nous.

Cependant il ne faudrait pas s'attarder uniquement sur l'étymologie latine du mot patience, mais le comprendre dans son sens premier du discours quotidien: patience comme capacité à ne pas s'empresse de faire les choses, de déguster chaque nouvelle expérience de la vie. L'idée de souffrance est alors légèrement effacée par ce nouveau moment de notre réflexion.

La patience comme écoute des mains vers le monde.

En effet, les mains dans la vie d'un être humain offrent le début d'une communication avec l'espace -entendons espace au-delà de la kinesphère-, avec autrui, et sont aussi le moteur d'un échange. Prenons l'exemple d'un fœtus. Les mains se développent en premier, et sont aussi avec la bouche les premières parties du corps à recevoir des informations sensorielles de l'extérieur. « *Ce qui stimule le fœtus, ce sont les basses fréquences de la voix maternelle qui*

⁵ Louis Aragon, *Le Aragon*, Mango, France, 2006. p. 38

viennent vibrer contre les parties du corps de l'enfant déjà pourvues de récepteurs tactiles : la bouche et les mains »⁶. Une fois que le bébé est sorti du ventre de la mère, les mains, avant le langage, indiquent son appréhension du monde. Il va avancer la main pour attraper les objets, pour faire des signes. Et la patience de la main de l'enfant est dans la progressive découverte du monde. Ses mains sont ouvertes à toutes informations venant de l'extérieur. Elles sont patientes car l'apprentissage de l'utilisation des mains prend du temps. Inversement, du côté de la mère, elle doit réadapter ses gestes à une certaine lenteur et transmettre la douceur. Ses mains sont à l'écoute de la nécessité du bébé : caresses, ou juste un contact, sur la tête, les pieds, les mains, le ventre. La mère apprend à ses mains la patience du contact, du porter également. Mais si cette patience des mains se réalise entre deux êtres - on peut retrouver aussi cette patiente dans la relation amoureuse « elle s'éveillait à présent sous la main constante de son amant »⁷ ou dans le contact dansé-, elle existe aussi entre le corps humain et l'objet.

La patience des mains permet à l'individu de réaliser un rêve, une pratique, un métier. Effectivement, la main est essentielle dans la réalisation d'une activité. Par exemple, un violoncelliste qui n'a pas la qualité de contrôler ses mains pour développer une extrême dextérité, ne pourra pas transmettre à ses mains la patience et l'écoute qu'il faut à l'instrument. Si les mains sont à l'écoute et en union avec l'instrument qui est entre elles, alors elles sauront adopter ce corps étranger et le faire vibrer de son son le plus beau. Ce travail assidu s'accomplit par la patience des mains à répéter les mêmes mouvements, à reprendre du début une partition des milliers de fois. Comme dans l'exposition de Pascale Houbin « Aujourd'hui à deux mains » au CND, à Paris, en novembre 2009, les mains créent notre métier, alors que souvent on les oublie. Le potier, le luthier, la couturière, sont autant de personnes aux mains patientes pour au fur et à mesure retravailler la terre, le bois ou le tissu faisant naître une création. Et cette création a mis du temps à voir le jour car seule la patience des mains a la vertu nécessaire pour réaliser ces objets d'art. Dans le domaine de la santé, on peut particulièrement parler de l'ostéopathe ou du réflexologue, qui pour aider leurs patients, ont les mains à l'écoute de leur douleur. Si le praticien n'écoute pas comment fonctionne le corps qu'il manipule, les mains seront alors maladroitement et ne soulageront pas la douleur. Finalement, un bémol s'installe dans notre réflexion qui annonce d'une certaine façon la limite de la phrase de E. Canetti. Si « la vraie grandeur des mains est dans leur patience », alors peu de gens seraient en guerre.

⁶ Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 23

⁷ Mireille Sorgne, *L'Amant*, Poche, Allemagne, 1985. p. 28

En effet, la main et la violence forment un couple impatient. L'énervement, la pression mentales font que la main est impatiente, qu'elle ne contrôle plus ses réactions. Par exemple à la guerre, la soif de tuer, d'éliminer l'ennemi, est pressante, trépidante. Le propre de cette première, est que les mains n'ont plus ou pas de patience : un seul mot d'ordre l'action. Pour un soldat qui part à la guerre, il est très difficile de contenir ses mains. Dans le film sur l'Irak de B. De Palma « *Redacted* », on y voit dénoncé la violence injustifiée des soldats américains sur des innocents irakiens. On comprend dans ce type de films documentaires, ou romancés sur la guerre ce que la main a d'impatient : utiliser son fusil pour affirmer son statut de puissant, dominant.

Un autre exemple dans le champ chorégraphique cette fois-ci peut nous éclairer sur l'impatience de la main. Dans les chorégraphies de Pina Bausch, la main exerce une farandole, la main épluche une pomme très vite, la main tire les cheveux, la main est fermée, la paume ne s'ouvre pas pour accueillir comme fait celle de la mère pour accueillir la tête de l'enfant. Les mains sont crispées, et s'accompagnent régulièrement d'objets tranchant : un couteau, un verre, un marteau... Dans *Kontaktoff*, la main entre l'homme et la femme à un moment de la pièce est très violente et impatiente. Se cachant derrière une apparence douce en faisant une caresse sur le visage d'un homme, la main de la danseuse apparaît soudainement prise d'une impatience de prendre la tête et de rabaisser violemment l'homme par terre. Mais alors, la patience serait-elle une vertu que chacun de nous voudrait posséder, mais tellement difficile à atteindre qu'on se retrouve à abdiquer en retombant dans la violence qui nous met hors contrôle de nous-même ?

Ainsi, la patience est une qualité tellement rare à acquérir pour les mains, qu'elle fait leurs grandeurs. Tout est à mettre en lien à présent avec la pensée car les mains sont la continuité de notre pensée qu'elles traduisent en action, « *mes mains miment la forme de mes idées* »⁸.

⁸ Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 14

Dépendant d'un certain milieu géopolitique et culturel nous pouvons parler de grandeur, de « *vraie grandeur* » car les mains ont saisi et gardé cette force précieuse de la patience.

« *Occidentaux nous avons perdu ou étions en train de perdre autre chose encore – le don d'exister par nos mains* »⁹.

Dans plusieurs pays où l'artisanat est encore une valeur essentielle pour diffuser la culture locale et subvenir aux besoins, les mains sont au centre de l'attention du visiteur ou du touriste. En Equateur, lorsque l'on voit sur les marchés des hautes montagnes, plusieurs femmes assises sur des petits tabourets, tissant des tapis, elles impressionnent l'occidental qui s'étonne de voir les mains s'activer pour donner vie au tissage, alors qu'en Europe par exemple les mains ont été remplacées par les machines. Les mains de ces femmes sont patientes, tandis que l'homme moderne ne connaît plus la capacité de ses propres mains et il s'étonne. Il s'étonne du courage de ces femmes et de voir leurs mains accepter le temps qui file. Nous avons l'artiste qui fait preuve de patience, qui se penche et se courbe sur sa création. Dans un musée, le visiteur va toujours être impressionné de voir une sculpture de Camille Claudel, un tableau de Monet, ou dans un spectacle un porté en danse classique. La main est au centre de l'exécution de l'action, préconçue dans la pensée, « *l'homme a triomphé de la condition naturelle en faisant de la main la plus habile servante de nos pensées* »¹⁰.

Aujourd'hui les mains des occidentaux par exemple n'ont plus autant de reconnaissance qu'auparavant, et font que l'individu lutte perpétuellement contre la perte de temps, le manque de temps. Autrement dit, la main est une chose acquise et les hommes « *s'en servaient sans y penser* »¹¹. On a perdu aujourd'hui la force et la raison de l'existence par nos mains, elles ne sont que décorations comme on a pu le souligner au début de notre réflexion. Et peut-être que cela est du au nouveau rythme effréné des sociétés occidentales qui n'ont plus le temps de faire exister une culture, ou une tradition de ce qui est créé par la main. Au Maghreb par exemple, lors d'un mariage, la coutume est de décorer finement les mains et les pieds de la mariée avec du henné (une plante qui laisse une couleur rousse sur la peau). Ces décorations très fines, minutieusement faites par la dame qui s'en occupe révèle la patience de la main et le temps accordé à ce travail. Et ce n'est qu'un détail de l'importance

⁹ Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 8

¹⁰ Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 26

¹¹ Mireille Sorgue, *L'Amant*, Poche, Allemagne, 1985. p. 46

de la main dans cette culture – on pense souvent à la main de Fatma, qui paume ouverte, est en avant, repoussant les mauvaises ondes. Mais en France, que reste-t-il de la culture de la main ? Elle s'est effacée sous différentes strates de maintes préoccupations. On oublie qu'elles font tout et on ne les considère plus assez.

La danse indienne est une des danses au monde dans laquelle la main est au centre de la signification, et de la virtuosité. Chaque doigt, chaque phalange est d'une importance cruciale. Et lorsque l'on voit, nous, occidentaux, un spectacle de danse indienne, on est toujours émerveillés de voir ce mouvement des mains, car en danse contemporaine aujourd'hui on ne leur accorde pas plus d'importance qu'à une autre partie du corps : elles prolongent le bras ! Tout le corps est traité de la même façon, et souvent on oublie que dans les mains toutes les articulations jouent et surprennent le regard du spectateur.

La main est dans la pensée collective, dans la réalisation de soi. Elle est une surprise quand les cultures se rencontrent, une découverte d'une existence particulière à chacun d'entre nous.

Homme, sans le savoir, cultivons la phrase de E. Canetti que « *la vraie grandeur des mains est dans leur patience* ». Effectivement, nous sommes le seul animal à connaître la latéralité. Nos deux mains ne font que très rarement la même chose en même temps : l'une ou l'autre est active quand l'autre est dans l'attente ; elles se complètent. Donc sans le savoir, la patience est réelle dans la relation des mains entre elles. « *Que se passerait-il si nos mains étaient symétriques, si la main droite valait la gauche dans le maniement de la matière comme dans les représentations de l'esprit ?* »¹².

¹² Tziana & Gianni Baldizzone, *La main qui parle*, Phébus, Paris 2002. p. 15